



Pouvez-vous revenir justement sur les trois médiums, les trois types d'images utilisées ?

► Il y a d'abord une série de photographies en noir et blanc, des gros plans sur des détails, très découpés au niveau du cadrage, qui déplacent le regard. Ce sont de petites choses – un manteau mal remis qui crée un drapé, de petites écritures sur une feuille – qui finalement

en disent plus qu'un portrait classique. Ces images côtoient des photographies d'intérieurs de bars PMU réalisées avec une Kinect, une caméra de jeu vidéo censée intégrer le joueur dans le jeu, reliée à un logiciel qui permet de scanner en trois dimensions afin de réaliser des impressions 3D. Sauf que ce logiciel ne scanne que dans la profondeur de champ qu'on lui impose, tout ce qui se trouve en dehors de cet espace prédéfini n'existe pas pour lui. D'où ce sentiment de monde évanescant qui se désagrège. Jusqu'à la fin, on ne savait pas ce qu'on allait pouvoir faire de ces images, mais en confrontation avec les photographies en noir et blanc, tout a pris sens. Enfin, nous avons utilisé un piège photographique, un système de prise de vue utilisé par les chasseurs qui se déclenche tout seul en fonction du mouvement et de la chaleur. C'était comme avoir un troisième photographe avec nous : il suffisait de poser l'appareil et de le laisser capturer des microgestes dans le bar, et, comme il n'y a pas de viseur, d'avoir la surprise de découvrir à la fin de la journée les images qu'il avait prises.

Que vous a apporté l'accompagnement du PMU et du BAL, pour le projet lui-même et l'exposition qui en a suivi ?

► Quand on est arrivé en septembre avec nos 300 photos, on savait certes ce qu'on avait en main, mais pas du tout ce qu'on allait en faire. C'est là où le fait d'être entourés a été essentiel, car nous n'avions pas encore le recul nécessaire, alors que Diane Dufour, Alice Rivillier, la responsable des expositions au BAL, ou Françoise Vogt ont su immédiatement nous diriger sur les bonnes pistes, tout en nous poussant à nous poser les bonnes questions pour avancer. ►

Qu'a apporté à votre projet la combinaison de vos deux approches à la base très différentes ?

► Si, formellement, nos façons de travailler sont très éloignées, elles vont toutefois dans la même direction dans l'appréhension du réel, dans son contournement, dans son ambiguïté. En travaillant ensemble, nos manières de faire se sont en quelque sorte radicalisées.



« On n'a jamais pensé ce projet autrement que par l'immersion, avec l'envie de comprendre ce qu'était ce monde, de nous frotter à l'inconnu. »

Léa Habourdin et Thibault Brunet, *Les Immobiles*, 2014



« Le projet de Léa et Thibault m'a intrigué : approcher l'univers du PMU avec des images d'Épinal dans la tête, et l'envie de les détourner avec des caméras de jeux vidéo et des pièges photographiques. Résultat : des diptyques inattendus alliant de très beaux portraits aux noirs profonds et les images en couleurs de bars devenus d'étranges objets du 3^e type. »

Antonia Neufville, fondatrice de l'agence de communication et d'accompagnement artistique pour la Culture Barrière du PMU



d'explorer toutes les pistes qui nous étaient données à travers ces histoires. On a commencé à se rendre à des combats de coqs, des courses de moissonneuses-batteuses, des parties de ball-trap, des séances de tir à l'arc, des championnats de tir à la corde, des parties de pêche, des courses de pigeons. Et on s'est tout de suite rendu compte que ça racontait les histoires que l'on vivait au bar PMU.

Les pigeons, justement, reviennent comme un fil rouge tout au long de votre projet. Comment s'est effectué ce glissement des courses de chevaux aux courses de pigeons ?

► C'est encore dans le même bar qu'on a rencontré Antonio, un « coulonneux » [mot employé dans le nord de la France pour désigner les colombophiles, ndr] qui participait à des courses de pigeons. Il sortait juste de prison, portait

un bracelet électronique, et nous a dit : « Je suis bagué comme mes pigeons. » Et là, il y a définitivement quelque chose qui s'est déclenché. Sans compter que la métaphore est belle. On reste dans le domaine de l'animal, de la course, de la performance, de l'élevage, des jeux d'argent, du parieur concentré qui attend que l'animal revienne. Il y avait là deux univers parallèles qui se retrouvaient.

Léa Habourdin et Thibault Brunet, *Les Immobiles*, 2014



Léa Habourdin
et Thibault Brunet

Série
Les Immobiles

LAURÉATS 2014